

Vieux temps, vieilles choses

"Colligate fragmenta ne pereant—Joan, VI-12"
(Recueillons les miettes avant qu'elles ne se perdent)

Il y a 100 ans, --- 50 ans, --- 36 ans, --- etc.

Les chantiers d'autrefois.—La vie rude et laborieuse que l'on y menait, comparativement à celle que l'on trouve au chantier forestier d'aujourd'hui.

III—(Suite et fin)

La journée de travail.—Elle commençait "au petit jour". Sitôt le déjeuner avalé, les bûcherons prenaient leurs haches et se rendaient à leur poste, parfois à un mille ou deux. Chacun emportait son dîner, car il ne fallait pas songer à retourner au **campe** pour une semblable bagatelle. Ce repas se composait d'un morceau de pain et d'une tranche de lard, lequel était parfois gelé si dur qu'il fallait le soumettre à la chaleur pour "l'attendrir". Ce qui fait qu'on aimait autant s'en passer quand l'estomac n'était pas trop "creux".

Le travail finissait avec la chute du jour et l'on reprenait la route du **campe**. Cette route était facilement reconnaissable parce qu'elle était plaquée ou "balisée". Autrement dit, on avait pratiqué à la hache des entailles dans les troncs d'arbres, de distance en distance, pour se guider.

Le travail se faisait par équipe de deux bûcheurs et d'un charretier. Deux hommes étaient supposés bûcher, chaque jour, environ 50 billots de douze pieds. Le chiffre variait selon les espèces de bois et la densité de la forêt. Un cheval attelé sur une traîne et conduit par un charretier, "hâlait" à mesure les billots. On les entassait sur divers points d'où ils pouvaient être facilement lancés à la rivière au temps du dégel.

La "banque".—Il arrivait parfois qu'on abattait plus que le minimum requis, alors l'équipe se faisait une "banque". La banque c'est une réserve accumulée aux jours où l'on travaille plus qu'à l'ordinaire et dans laquelle on puisse lorsque le mauvais temps rend le travail trop difficile, et lorsque le beau temps donne au voyageur l'idée de flâner. Dans ce dernier cas, on monte à la tête des pins et des épinettes et l'on se chauffe au soleil "comme des lézards". Ces instants de paresse, sous les accolades du renouveau ont une douceur qui fait oublier bien des heures pénibles, telles par exemple celles où il avait fallu couper un arbre dont le tronc était engagé dans une épaisse neige folle et molle. Souvent alors on enfonçait jusqu'à la poitrine. Imaginez en quel état le bûcheron arrivait au **campe** après une semblable journée!

Toilette et lessive.—Les chantiers d'autrefois n'étaient pas pourvus de lavabos, de serviettes ni de savon, ce qui rendait la toilette générale des plus succinctes. Les bûcherons couchaient tout habillés et ne changeaient de sous-vêtements "qu'avec raison". Est-il besoin d'ajouter que dans ces conditions, la vermine qui s'attaque à l'homme ne manquait pas de visiter les **campe**s.

Pour s'en débarrasser on faisait de temps à autre bouillir les vêtements et le linge dans un grand chaudron où l'on jetait quelques poignées de gros sel. Cela avait un effet magique sur les parasites qui, prétend-on, résistent à un ébouillantage à l'eau douce.

L'approvisionnement.—A l'automne et au printemps, la terre détrempée des routes à peine tracées ne permet pas de voiturer les vivres au chantier. Durant ces périodes, chaque **gang** est obligé de faire transporter ses provisions à dos d'homme. Trois fois la semaine, le contremaître désigne quatre jeunes gens et les envoie chercher les provisions au lieu de ravitaillement général nommé le **dépôt campe** six à quinze ou vingt milles. Les "portageux" s'en vont le matin de bonne heure. Après avoir diné au dépôt, ils repartent chargés chacun d'une poche: l'une contient le lard, l'autre des pois, la troisième des fèves et la dernière de la farine. Il y avait une pesanteur de 64 livres dans chaque poche, qui, comme il a été dit, était placée sur le haut des épaules du porteur et maintenue en place au moyen d'une large courroie passant sur le front.

Les porteurs, de même que les "portageux" chargés de "paquetons", devaient se tenir courbés en avant et faire tout le trajet dans cette position fatigante. S'ils voulaient allumer la pipe ou se reposer un instant ils ne pouvaient que s'appuyer sur un arbre. A l'arrivée au **campe**, les bûcherons s'approchaient au plus tôt des porteurs afin de les débarrasser de leur sacs, et aussi pour les soutenir et leur aider à s'asseoir ou à se coucher. Cette précaution était nécessaire envers les débutants surtout. Car, après une marche de 15 à 20 milles, ployés sous leurs fardeaux, les novices, dès que leurs épaules étaient allégées du poids qu'elles avaient soutenu durant une demi-journée, étaient pris de vertige ou bien ils perdaient l'équilibre et "plongeaient en avant".

L'informateur avait seize ans lorsqu'il fit son premier trajet. Revenu au chantier, il était fatigué au point qu'il rendait l'âme. Il se coucha sans pouvoir souper.

Ce mode d'approvisionnement durait cinq à six semaines, au début et à la fin de l'hivernement; il cessait dès qu'il était possible

d'établir des chemins et d'assurer la circulation des traîneaux ou des voitures.

Le missionnaire.—Un prêtre visite les chantiers dans le cours de l'hiver. C'est un missionnaire spécialement désigné pour cela ou c'est un curé d'une paroisse des alentours. La visite commence par une causerie générale, puis le prêtre sermonne l'auditoire, enfin tout le monde se confesse derrière un écran formé d'une couverte fixée dans un angle de la hutte. Le lendemain matin la messe est dite et la communion est distribuée. A l'issue de la cérémonie, chaque bûcheron offre une petite aumône au missionnaire.

Les veillées du camp.—Le soir, après un souper chaud, on tirait une "touche" autour du feu qui flambait dans le foyer. La journée avait été rude et comme il fallait se lever tôt, la causerie durait peu. Par ailleurs, personne ne devait allumer de chandelles ou de lampe. Seul, le **cook** avait le privilège de faire usage d'un mode d'éclairage quelconque pour vaquer à sa besogne. Tout le monde devait être au lit à 9 heures. Telle était la règle, du dimanche au vendredi soir.

Le samedi soir.—Le samedi soir par exception, on pouvait se coucher tard. C'était la veillée de détente et de réjouissances. On la passait à chanter, à conter des contes, des histoires de revenants, de loups-garous, de feux-follets, de lutins. Chaque chantier formait un foyer de dissémination folklorique. Après un hivernement, les mieux doués savaient toutes les chansons des uns des autres. La danse était également bien estimée quand il se trouvait quelque bûcheron musicien qui avait emporté son instrument: violon, concertina, harmonica (dit "ruine-babines") ou guimbarde (dit bombarde) et trompe? S'il n'y avait pas de musique "on dansait sur la gueule". Tout se passait bien, personne ne se dérangeait, la boisson n'étant pas tolérée dans les **campe**s.

On pratiquait aussi divers jeux ou trucs de force et d'endurance, tels "le tir au bâton", le "tir à la jambette", le "tir au poignet", le "tir au crochet", etc.

Les fêtes.—Au temps des fêtes, les bûcherons avaient huit jours, de congé et ceux qui demeuraient dans un rayon de quelques lieues en profitait pour aller voir leur famille et changer d'atmosphère. Les autres "se faisaient du plaisir" comme ils pouvaient.

E.-Z. Massicotte



POUR
MENAGER LES CHEVAUX
FAIRE PLUS DE TRAVAIL
BIEN ENRICHIR LE SOL
AVEC MOINS D'ENGRAIS
IL VOUS FAUT
L'Épandeur "JUTRAS"
AVEC LA CHARRUE DISTRIBUTRICE
 Nous résumons dans le titre de cette annonce les principales qualités particulières à l'épandeur "JUTRAS".
 Parce qu'il est le plus léger qui soit, deux chevaux le conduiront bien chargé dans n'importe quel terrain. Ils feront plus de travail en moins de temps, et avec moins de fatigue.
 DEMANDEZ CIRCULAIRE ET PRIX